VITAM
IMPENDERE
VERO.

N° 1 - 3 - 4 - 5 - 6

Library
of the
University of Toronto

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lettredejjrouss00rous

LETTRE

DE J. J. ROUSSEAU, DE GENEVE,

A M. GRIMM,

Sur la réfutation de ſon Diſcours,

PAR M. GAUTIER,

Profeſſeur de Mathématiques & d'Hiſtoire, & Membre de l'Académie Royale des Belles-Lettres de Nancy.

JE vous renvoye, Monſieur, le Mercure d'Octobre que vous avez eu la bonté de me prêter. J'y ai lu avec beaucoup de

plaiſir la réfutation que M. Gautier a pris la peine de faire de mon Diſcours ; mais je ne crois pas être, comme vous le prétendez, dans la néceſſité d'y répondre ; & voici mes objections.

1. Je ne puis me perſuader que pour avoir raiſon, on ſoit indiſpenſablement obligé de parler le dernier.

2. Plus je relis la réfutation, & plus je ſuis convaincu que je n'ai pas beſoin de donner à M. Gautier d'autre réplique que le Diſcours même auquel il a répondu. Liſez, je vous prie, dans l'un & l'autre écrit les articles du luxe, de la guerre, des Académies, de l'éducation ; liſez la Proſopopée de Louis le Grand & celle de Fabricius ; enfin, liſez la concluſion de M. Gautier & la mienne, & vous comprendrez ce que je veux dire.

3. Je penſe en tout ſi différemment

de M. Gautier, que s'il me falloit relever tous les endroits où nous ne ſommes pas de même avis, je ſerois obligé de le combattre, même dans les choſes que j'aurois dites comme lui, & cela me donneroit un air contrariant que je voudrois bien pouvoir éviter. Par exemple, en parlant de la politeſſe, il fait entendre très-clairement que pour devenir homme de bien, il eſt bon de commencer par être hypocrite, & que la fauſſeté eſt un chemin ſûr pour arriver à la vertu. Il dit encore que les vices ornés par la politeſſe ne ſont pas contagieux, comme ils le ſeroient, s'ils ſe préſentoient de front avec ruſticité; que l'art de pénétrer les hommes a fait le même progrès que celui de ſe déguiſer; qu'on eſt convaincu qu'il ne faut pas compter ſur eux, à moins qu'on ne leur plaiſe ou qu'on ne leur ſoit utile;

qu'on ſçait évaluer les offres ſpécieuſes de la politeſſe ; c'eſt-à-dire, ſans doute, que quand deux hommes ſe font des complimens, & que l'un dit à l'autre dans le fond de ſon cœur ; *je vous traite comme un ſot, & je me mocque de vous*, l'autre lui répond dans le fond du ſien ; *je ſçai que vous mentez impudemment, mais je vous le rends de mon mieux.* Si j'avois voulu employer la plus amére ironie, j'en aurois pu dire à peu près autant.

4. On voit à chaque page de la réfutation, que l'Auteur n'entend point ou ne veut point entendre l'ouvrage qu'il réfute, ce qui lui eſt aſſurément fort commode ; parceque répondant ſans ceſſe à ſa penſée, & jamais à la mienne, il a la plus belle occaſion du monde de dire tout ce qu'il lui plaît. D'un autre côté, ſi ma réplique en devient plus difficile, elle en devient

auſſi moins néceſſaire : car on n'a jamais oui dire qu'un Peintre qui expoſe en public un tableau ſoit obligé de viſiter les yeux des ſpectateurs, & de fournir des lunettes à tous ceux qui en ont beſoin.

D'ailleurs, il n'eſt pas bien ſûr que je me fiſſe entendre même en répliquant; par exemple, je ſçais, diroisje à M. Gautier, que nos ſoldats ne ſont point des Reaumurs & des Fontenelles, & c'eſt tant pis pour eux, pour nous, & ſur-tout pour les ennemis. Je ſçais qu'ils ne ſçavent rien, qu'ils ſont brutaux & groſſiers, & toutesfois j'ai dit, & je dis encore, qu'ils ſont énervés par les Sciences qu'ils mépriſent, & par les beaux Arts qu'ils ignorent. C'eſt un des grands inconvéniens de la culture des Lettres, que pour quelques hommes qu'elles éclairent, elles corrompent à pure perte

toute une nation. Or vous voyez bien, Monſieur, que ceci ne ſeroit qu'un autre paradoxe inexplicable pour M. Gautier; pour ce M. Gautier qui me demande fiérement ce que les Troupes ont de commun avec les Académies; ſi les ſoldats en auront plus de bravoure pour être mal vêtus & mal nourris; ce que je veux dire en avançant qu'à force d'honorer les talents on néglige les vertus; & d'autres queſtions ſemblables, qui toutes montrent qu'il eſt impoſſible d'y répondre intelligiblement au gré de celui qui les fait. Je crois que vous conviendrez que ce n'eſt pas la peine de m'expliquer une ſeconde fois pour n'être pas mieux entendu que la premiére.

5. Si je voulois répondre à la premiére partie de la réfutation, ce ſeroit le moyen de ne jamais finir. M. Gautier juge à propos de me preſcrire les

Auteurs que je puis citer, & ceux qu'il faut que je rejette. Son choix eſt tout-à-fait naturel; il récuſe l'autorité de ceux qui dépoſent pour moi, & veut que je m'en rapporte à ceux qu'il croit m'être contraires. En vain voudrois-je lui faire entendre qu'un ſeul témoignage en ma faveur eſt déciſif, tandis que cent témoignages ne prouvent rien contre mon ſentiment, parceque les témoins ſont parties dans le procès; en vain le prierois-je de diſtinguer dans les exemples qu'il allégue; en vain lui repréſenterois-je qu'être barbare ou criminel ſont deux choſes tout-à-fait différentes, & que les peuples véritablement corrompus ſont moins ceux qui ont de mauvaiſes Loix, que ceux qui mépriſent les Loix; ſa réplique eſt aiſée à prévoir: Le moyen qu'on puiſſe ajoûter foi à des Ecrivains ſcandaleux, qui oſent louer des barbares

qui ne ſçavent ni lire ni écrire ! Le moyen qu'on puiſſe jamais ſuppoſer de la pudeur à des gens qui vont tout nuds, & de la vertu à ceux qui mangent de la chaïr cruë ? Il faudra donc diſputer. Voilà donc Herodote, Strabon, Pomponius-Mela aux priſes avec Xenophon, Juſtin, Quinte-Curſe, Tacite ; nous voilà donc dans les recherches de Critiques, dans les Antiquités, dans l'érudition. Les Brochures ſe transforment en Volumes, les Livres ſe multiplient, & la queſtion s'oublie : c'eſt le ſort des diſputes de Littérature, qu'après des in-Folio d'éclairciſſemens, on finit toûjours par ne ſçavoir plus où l'on en eſt : ce n'eſt pas la peine de commencer.

Si je voulois répliquer à la ſeconde Partie, cela ſeroit bien-tôt fait ; mais je n'apprendrois rien à perſonne. M. Gautier ſe contente, pour m'y re-

futer, de dire oui par-tout où j'ai dit non, & non par-tout où j'ai dit oui; je n'ai donc qu'à dire encore non par-tout où j'avois dit non, oui par-tout où j'avois dit oui, & supprimer les preuves, j'aurai très-exactemenr répondu. En suivant la méthode de M. Gautier, je ne puis donc répondre aux deux Parties de la réfutation sans en dire trop & trop peu: or je voudrois bien ne faire ni l'un ni l'autre.

6. Je pourrois suivre une autre méthode, & examiner séparément les raisonnemens de M. Gautier, & le stile de la réfutation.

Si j'examinois ses raisonnemens, il me seroit aisé de montrer qu'ils portent tous à faux, que l'Auteur n'a point saisi l'état de la question, & qu'il ne m'a point entendu.

Par exemple, M. Gautier prend la peine de m'apprendre qu'il y a des

peuples vicieux qui ne ſont pas ſçavans, & je m'étois déja bien douté que les Kalmouques, les Bedouins, les Caffres, n'étoient pas des prodiges de vertu ni d'érudition. Si M. Gautier avoit donné les mêmes ſoins à me montrer quelque Peuple ſçavant qui ne fut pas vicieux, il m'auroit ſurpris davantage. Par tout il me fait raiſonner comme ſi j'avois dit que la Science eſt la ſeule ſource de corruption parmi les hommes ; s'il a cru cela de bonne foi, j'admire la bonté qu'il a de me répondre.

Il dit que le commerce du monde ſuffit pour acquérir cette politeſſe dont ſe pique un galant homme ; d'où il conclut qu'on n'eſt pas fondé à en faire honneur aux Sciences : mais à quoi donc nous permettra-t'il d'en faire honneur ? Depuis que les hommes vivent en ſociété, il y a eu des

Peuples polis, & d'autres qui ne l'étoient pas. M. Gautier a oublié de nous rendre raiſon de cette différence.

M. Gautier eſt par-tout en admiration de la pureté de nos mœurs actuelles. Cette bonne opinion qu'il en a fait aſſurément beaucoup d'honneur aux ſiennes ; mais elle n'annonce pas une grande expérience. On diroit au ton dont il en parle qu'il a étudié les hommes comme les Péripatéticiens étudioient la Phyſique, ſans ſortir de ſon cabinet. Quant à moi, j'ai fermé mes Livres ; & après avoir écouté parler les hommes, je les ai regardé agir. Ce n'eſt pas une merveille qu'ayant ſuivi des méthodes ſi différentes, nous nous rencontrions ſi peu dans nos jugemens. Je vois qu'on ne ſçauroit employer un langage plus honnête que celui de notre ſiécle ; & voilà ce qui frappe M. Gautier : mais je vois encore

qu'on ne ſçauroit avoir des mœurs plus corrompuës,& voilà ce qui me ſcandaliſe. Penſons-nous donc être devenus gens de bien, parce qu'à force de donner des noms décens à nos vices, nous avons appris à n'en plus rougir?

Il dit encore que quand même on pourroit prouver par des faits que la diſſolution des mœurs a toujours régné avec les Sciences, il ne s'enſuivroit pas que le ſort de la probité dépendît de leur progrès. Après avoir employé la premiére Partie de mon Diſcours à prouver que ces choſes avoient toûjours marché enſemble; j'ai deſtiné la ſeconde à montrer qu'en effet l'une tenoit à l'autre. A qui donc puis-je imaginer que M. Gautier veut répondre ici?

Il me paroît ſur-tout très-ſcandaliſé de la maniére dont j'ai parlé de l'éducation des Colleges. Il m'apprend

qu'on y enſeigne aux jeunes gens je ne ſçais combien de belles choſes qui peuvent être d'une bonne reſſource pour leur amuſement quand ils ſeront grands, mais dont j'avoue que je ne vois point le rapport avec les devoirs des Citoyens, dont il faut commencer par les inſtruire. » Nous nous enque-» rons volontiers ſçait-il du Grec & du » Latin ? Ecrit-il en vers ou en proſe ? » Mais s'il eſt devenu meilleur ou plus » aviſé, c'étoit le principal ; & c'eſt ce » qui demeure derriére. Criez d'un » Paſſant à notre Peuple, *ô le ſçavant* » *homme* ! & d'un autre, *ô le bon-hom-*» *me* ! Il ne faudra pas à détourner ſes » yeux & ſon reſpect vers le premier. » Il y faudroit un tiers Crieur. *O les* » *lourdes têtes* !

J'ai dit que la Nature a voulu nous préſerver de la Science comme une mere arrache une arme dangereuſe des

mains de ſon enfant, & que la peine que nous trouvons à nous inſtruire n'eſt pas le moindre de ſes bienfaits. M. Gautier aimeroit autant que j'euſſe dit : Peuples, ſçachez donc une fois que la Nature ne veut pas que vous vous nourriſſiez des productions de la terre ; la peine qu'elle a attachée à ſa culture eſt un avertiſſement pour vous de la laiſſer en friche. M. Gautier n'a pas ſongé, qu'avec un peu de travail, on eſt ſûr de faire du pain ; mais qu'avec beaucoup d'étude il eſt très-douteux qu'on parvienne à faire un homme raiſonnable. Il n'a pas ſongé encore que ceci n'eſt préciſément qu'une obſervation de plus en ma faveur ; car pourquoi la Nature nous a-t'elle impoſé des travaux néceſſaires, ſi ce n'eſt pour nous détourner des occupations oiſeuſes ? Mais au mépris qu'il montre pour l'agriculture, on voit aiſément

que s'il ne tenoit qu'à lui, tous les Laboureurs déſerteroient bien-tôt les Campagnes pour aller argumenter dans les Ecoles, occupation, ſelon M. Gautier, & je crois, ſelon bien des Profeſſeurs, fort importante pour le bonheur de l'Etat.

En raiſonnant ſur un paſſage de Platon, j'avois préſumé que peut-être les anciens Egyptiens ne faiſoient-ils pas des Sciences tout le cas qu'on auroit pû croire. L'Auteur de la refutation me demande comment on peut faire accorder cette opinion avec l'inſcription qu'Oſymandias avoit miſe à ſa Bibliothéque. Cette difficulté eût pû être bonne du vivant de ce Prince. A préſent qu'il eſt mort, je demande à mon tour où eſt la néceſſité de faire accorder le ſentiment du Roi Oſymandias avec celui des Sages d'Egypte. S'il eût compté, & ſur-tout

peſé les voix, qui me répondra que le mot de *poiſons* n'eut pas été ſubſtitué à celui de *remédes ?* Mais paſſons cette faſtueuſe Inſcription. Ces remédes ſont excellens, j'en conviens, & je l'ai déja répété bien des fois ; mais eſt-ce une raiſon pour les adminiſtrer inconſidérément, & ſans égard aux tempéramment des malades ? Tel aliment eſt très-bon en ſoi, qui dans un eſtomac infirme ne produit qu'indigeſtions & mauvaiſes humeurs. Que diroit-on d'un Médecin, qui après avoir fait l'éloge de quelques viandes ſucculentes, concluroit que tous les malades s'en doivent raſſaſſier ?

J'ai fait voir que les Sciences & les Arts énervent le courage. M. Gautier appelle cela une façon ſinguliére de raiſonner, & il ne voit point la liaiſon qui ſe trouve entre le courage & la vertu. Ce n'eſt pourtant pas, ce me ſemble,

ſemble, une choſe ſi difficile à comprendre. Celui qui s'eſt une fois accoutumé à préférer ſa vie à ſon devoir, ne tardera guéres à lui préferer encore les choſes qui rendent la vie facile & agréable.

J'ai dit que la Science convient à quelques grands génies; mais qu'elle eſt toûjours nuiſible aux Peuples qui la cultivent. M. Gautier dit que Socrate & Caton, qui blâmoient les Sciences, étoient pourtant eux-mêmes de fort ſçavans Hommes : & il appelle cela m'avoir réfuté.

J'ai dit que Socrate étoit le plus ſçavant des Athéniens, & c'eſt de-là que je tire l'autorité de ſon témoignage : tout cela n'empêche point M. Gautier de m'apprendre que Socrate étoit ſçavant.

Il me blâme d'avoir avancé que Caton mépriſoit les Philoſophes Grecs;

& il ſe fonde ſur ce que Carneade ſe faiſoit un jeu d'établir & de renverſer les mêmes propoſition; ce qui prévint mal à-propos Caton contre la Littérature des Grecs. M. Gautier devroit bien nous dire quel étoit le pays & le métier de ce Carneade.

Sans doute que Carneade eſt le ſeul Philoſophe ou le ſeul Sçavant qui ſe ſoit piqué de ſoutenir le pour & le contre ; autrement tout ce que dit ici M. Gautier ne ſignifieroit rien du tout. Je m'en rapporte ſur ce point à ſon érudition.

Si la réfutation n'eſt pas abondante en bons raiſonnemens, en revanche elle l'eſt fort en belles déclamations. L'Auteur ſubſtitue par tout les ornemens de l'art à la ſolidité des preuves qu'il promettoit en commençant ; & c'eſt en prodiguant la pompe oratoire dans une réfutation, qu'il me repro-

che à moi de l'avoir employée dans un Diſcours Académique

A quoi tendent donc, dit M. Gautier, *les éloquentes déclamations de M. Rouſſeau ?* A abolir, s'il étoit poſſible, les vaines déclamations des Colléges. *Qui ne ſeroit pas indigné de l'entendre aſſurer que nous avons les apparences de toutes les vertus ſans en avoir aucune.* J'avoue qu'il y a un peu de flaterie à dire que nous en avons les apparences ; mais M. Gautier auroit dû mieux que perſonne me pardonner celle-là. *Eh ! pourquoi n'a-t'on plus de vertu ? c'eſt qu'on cultive les Belles Lettres, les Sciences & les Arts.* Pour cela préciſément. *Si l'on étoit impolis, ruſtiques, ignorans, Goths, Huns, ou Vandales, on ſeroit digne des éloges de M. Rouſſeau.* Pourquoi non ? Y a-t'il quelqu'un de ces noms-là qui donne l'excluſion à la vertu ? *Ne ſe laſſera-t'on point d'invectiver les*

hommes ? Ne ſe laſſeront-ils point d'être méchans ? *Croira-t'on toûjours les rendre plus vertueux, en leur diſant qu'ils n'ont point de vertu ?* Croira-t'on les rendre meilleurs, en leur perſuadant qu'ils ſont aſſez bons ? *Sous prétexte d'épurer les mœurs, eſt-il permis d'en renverſer les appuis ?* Sous prétexte d'éclairer les eſprits, faudra-t'il pervertir les ames ? *O doux nœuds de la ſociété ! charme des vrais Philoſophes, aimables vertus ; c'eſt par vos propres attraits que vous régnez dans les cœurs ; vous ne devez votre empire ni à l'aprêté ſtoïque, ni à des clameurs barbares, ni aux conſeils d'une orgueilleuſe ruſticité.*

Je remarquerai d'abord une choſe aſſez plaiſante ; c'eſt que de toutes les Sectes des anciens Philoſophes que j'ai attaquées comme inutiles à la vertu, les Stoïciens ſont les ſeuls que M. Gautier m'abandonne, & qu'il

ſemble même vouloir mettre de mon côté. Il a raiſon ; je n'en ſerai guéres plus fier.

Mais voyons un peu ſi je pourrois rendre exactement en d'autres termes le ſens de cette exclamation : *O aimables vertus ! c'eſt par vos propres attraits que vous régnez dans les ames. Vous n'avez pas beſoin de tout ce grand appareil d'ignorance & de ruſticité. Vous ſçavez aller au cœur par des routes plus ſimples & plus naturelles. Il ſuffit de ſçavoir la Rhétorique, la Logique, la Phyſique, la Métaphyſique & les Mathématiques, pour acquérir le droit de vous poſſeder.*

Autre exemple du ſtile de M. Gautier.

Vous ſçavez que les Sciences dont on occcupe les jeunes Philoſophes dans les Univerſités, ſont la Logique, la Métaphyſique, la Morale, la Phyſique, les Mathématiques élémentaires. Si je l'ai

ſçû, je l'avois oublié, comme nous faiſons tous en devenant raiſonnables. *Ce ſont donc là, ſelon vous, de ſtériles ſpéculations* ! ſtériles ſelon l'opinion commune ; mais, ſelon moi, très-fertiles en mauvaiſes choſes. *Les Univerſités vous ont une grande obligation de leur avoir appris que la vérité de ces ſciences s'eſt retirée au fond d'un puits.* Je ne crois pas avoir appris cela à perſonne. Cette ſentence n'eſt point de mon invention ; elle eſt auſſi ancienne que la Philoſophie. Au reſte, je ſçais que les Univerſités ne me doivent aucune reconnoiſſance ; & je n'ignorois pas, en prenant la plume, que je ne pouvois à la fois faire ma cour aux hommes, & rendre hommage à la vérité. *Les grands Philoſophes qui les poſſedent dans un dégré éminent ſont ſans doute bien ſurpris d'apprendre qu'ils ne ſçavent rien.* Je crois qu'en effet ces grands

Philoſophes qui poſſedent toutes ces grandes ſciences dans un dégré éminent, ſeroient très ſurpris d'apprendre qu'ils ne ſçavent rien. Mais je ſerois bien plus ſurpris moi-même, ſi ces hommes qui ſçavent tant de choſes, ſçavoient jamais celle-là.

Toutes ces maniéres d'écrire & de raiſonner, qui ne vont point à un homme d'autant d'eſprit que M. Gautier me paroît en avoir, m'ont fait faire une conjecture que vous trouverez hardie, & que je crois raiſonnable. Il m'accuſe très-ſûrement ſans en rien croire, de n'être point perſuadé du ſentiment que je ſoutiens. Moi, je le ſoupçonne, avec plus de fondement, d'être en ſecret de mon avis. Les places qu'il occupe, les circonſtances où

il ſe trouve l'auront mis dans une eſpéce de néceſſité de prendre parti contre moi. La bienſéance de notre ſiécle eſt bonne à bien des choſes ; il m'aura donc réfuté par bienſéance ; mais il aura pris toutes ſortes de précautions, & employé tout l'art poſſible pour le faire de maniere à ne perſuader perſonne.

C'eſt dans cette vûë qu'il commence par déclarer très mal-à-propos que la cauſe qu'il défend intéreſſe le bonheur de l'aſſemblée devant laquelle il parle, & la gloire du grand Prince ſous les loix duquel il a la douceur de vivre. C'eſt préciſément comme s'il diſoit ; vous ne pouvez, Meſſieurs, ſans ingratitude envers votre reſpectable Protecteur, vous diſpenſer de me donner

raiſon ; & de plus , c'eſt votre propre cauſe que je plaide aujourd'hui devant vous ; ainſi de quelque côté que vous enviſagiez mes preuves , j'ai droit de compter que vous ne vous rendrez pas difficiles ſur leur ſolidité. Je dis que tout homme qui parle ainſi a plus d'attention à fermer la bouche aux gens que d'envie de les convaincre.

Si vous liſez attentivement la réfutation , vous n'y trouverez preſque pas une ligne qui ne ſemble être là pour attendre & indiquer ſa réponſe. Un ſeul exemple ſuffira pour me faire entendre.

Les victoires que les Athéniens remporterent ſur les Perſes & ſur les Lacédémoniens mêmes font voir que les Arts peuvent s'aſſocier avec la vertu militaire.

Je demande ſi ce n'eſt pas là une adreſſe pour rappeller ce que j'ai dit de la défaite de Xerxès, & pour me faire ſonger au dénoüement de la guerre du Peloponèſe. *Leur gouvernement devenu venal ſous Pericles, prend une nouvelle face; l'amour du plaiſir étouffe leur bravoure, les fonctions les plus honorables ſont avilies, l'impunité multiplie les mauvais Citoyens, les fonds deſtinés à la guerre ſont deſtinés à nourrir la moleſſe & l'oiſiveté; toutes ces cauſes de corruption quel rapport ont-elles aux Sciences?*

Que fait ici M. Gautier, ſi non de rappeller toute la ſeconde Partie de mon Diſcours où j'ai montré ce rapport? Remarquez l'art avec lequel il nous donne pour cauſes les effets de la corruption, afin d'engager tout homme de bon ſens à remonter de lui-même à la premiére cauſe de ces cauſes

prétenduës. Remarquez encore comment, pour en laiſſer faire la réflexion au Lecteur, il feint d'ignorer ce qu'on ne peut ſuppoſer qu'il ignore en effet, & ce que tous les Hiſtoriens diſent unanimement, que la dépravation des mœurs & du gouvernement des Athéniens furent l'ouvrage des Orateurs. Il eſt donc certain que m'attaquer de cette maniére, c'eſt bien clairement m'indiquer les réponſes que je dois faire.

Ceci n'eſt pourtant qn'une conjecture que je ne prétends point garantir. M. Gautier n'approuveroit peut-être pas que je vouluſſe juſtifier ſon ſçavoir aux dépens de ſa bonne foi : mais ſi en effet il a parlé ſincérement en réfutant mon Diſcours, comment M. Gautier, Profeſſeur en Hiſtoire, Profeſſeur en Mathématique, Membre de l'Académie de Nancy, ne s'eſt-

il pas un peu défié de tous les titres qu'il porte ?

Je ne répliquerai donc pas à M. Gautier, c'eſt un point réſolu. Je ne pourrois jamais répondre ſérieuſement, & ſuivre la réfutation pied à pied; vous en voyez la raiſon; & ce ſeroit mal reconnoître les éloges dont M. Gautier m'honore, que d'employer le *ridiculum acri*, l'ironie & l'amére plaiſanterie. Je crains bien déja qu'il n'ait que trop à ſe plaindre du ton de cette Lettre : au moins n'ignoroit-il pas en écrivant ſa réfutation, qu'il attaquoit un homme qui ne fait pas aſſez de cas de la politeſſe pour vouloir apprendre d'elle à déguiſer ſon ſentiment.

Au reſte, je ſuis prêt à rendre à M. Gautier toute la juſtice qui lui eſt dûë. Son Ouvrage me paroît celui d'un homme d'eſprit qui a bien des connoiſſances. D'autres y trouveront peut-être

de la Philoſophie ; quant à moi j'y trouve beaucoup d'érudition.

Je ſuis de tout mon cœur, Monſieur, &c.

P. S. Je viens de lire dans la Gazette d'Utrecht du 22 Octobre, une pompeuſe expoſition de l'Ouvrage de M. Gautier, & cette expoſition ſemble faite exprès pour confirmer mes ſoupçons. Un Auteur qui a quelque confiance en ſon Ouvrage laiſſe aux autres le ſoin d'en faire l'éloge, & ſe borne à en faire un bon Extrait. Celui de la réfutation eſt tourné avec tant d'adreſſe que, quoiqu'il tombe uniquement ſur des bagatelles que je n'avois employées que pour ſervir de tranſitions, il n'y en a pas une ſeule ſur laquelle un Lecteur judicieux puiſſe être de l'avis de M. Gautier.

Il n'eſt pas vrai, ſelon lui, que ce ſoit des vices des hommes que l'Hiſ-

toire tire ſon principal interêt.

Je pourrois laiſſer les preuves de raiſonnement ; & pour mettre M. Gautier ſur ſon terrain, je lui citerois des autorités.

Heureux les Peuples dont les Rois ont fait peu de bruit dans l'Hiſtoire.

Si jamais les hommes deviennent ſages, leur hiſtoire n'amuſera guères.

M. Gautier dit avec raiſon qu'une ſociété fut-elle toute compoſée d'hommes juſtes ne ſçauroit ſubſiſter ſans Loix ; & il conclut de-là qu'il n'eſt pas vrai que, ſans les injuſtices des hommes, la Juriſprudence ſeroit inutile. Un ſi ſçavant Auteur confondroit-il la Juriſprudence & les Loix ?

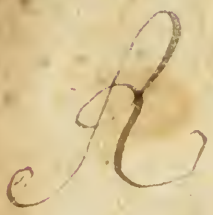
Je pourrois encore laiſſer les preuves de raiſonnement ; & pour mettre M. Gautier ſur ſon terrain, je lui citerois des faits.

Les Lacédémoniens n'avoient ni Juriſconſultes ni Avocats ; leurs Loix n'étoient pas même écrites : cependant ils avoient des Loix. Je m'en rapporte à l'érudition de M. Gautier,

pour ſçavoir ſi les Loix étoient plus mal obſervées à Lacédémone, que dans les Pays où fourmillent les Gens de Loi.

Je ne m'arrêterai point à toutes les minuties qui ſervent de texte à M. Gautier, & qu'il étale dans la Gazette; mais je finirai par cette obſervation, que je ſoumets à votre examen.

Donnons par tout raiſon à M. Gautier, & retranchons de mon Diſcours toutes les choſes qu'il attaque, mes preuves n'auront preſque rien perdu de leur force. Otons de l'écrit de M. Gautier tout ce qui ne touche pas le fond de la queſtion; il n'y reſtera rien du tout.

Je concluds toujours qu'il ne faut point répondre à M. Gautier.

A Paris, ce premier Nov. 1751.